

Chapitre I

Yes, we can¹

« Je félicite le peuple tunisien pour son courage et sa dignité. Les États-Unis sont témoins de ce combat courageux et déterminé pour les droits universels que nous devons tous défendre, et nous garderons en mémoire les images du peuple tunisien cherchant à se faire entendre. » La déclaration de Barack Obama qui défile sur le bandeau rouge en bas de l'écran géant du salon suscite des applaudissements, des hurlements de joie et des youyous. Ils sont plus de vingt personnes tandis que d'autres continuent à arriver. Ils exultent chacun, une coupe de champagne à la main. Le maître du monde vient de donner sa bénédiction à ce qui secoue la Tunisie aujourd'hui.

Ce brouhaha inhabituel sera certainement signalé par les voisins, car en Suisse, on ne plaisante pas avec le règlement de la copropriété. Inès pense que ledit règlement devrait aussi interdire d'exhaler des odeurs aussi fortes. Elle étouffe dans cette pièce saturée des parfums de la saison automne-hiver 2010-2011. Les fragrances musquées dominent celles du santal et

¹ Barack Obama

du patchouli qui, mêlées aux effluves douceâtres de miel et de vanille l'écoeurent. Inès préfère de loin les arômes légers et piquants de fleurs, d'agrumes et de plantes méditerranéennes. Sortie de ces gammes olfactives, elle a toujours l'impression désagréable de sentir l'asphyxiant *Angel* de Thierry Mugler.

La soirée se déroule dans l'immense appartement genevois de Samy (ses parents tiennent au *y* qui donne une consonance anglo-saxonne à son prénom plutôt qu'au *i* qui fait trop arabe) et d'Inès, au bord du Lac Léman, sur le chemin de Ruth. Ils célèbrent ensemble le départ de l'ex-président Ben Ali. Ces festivités ne sont pas du goût d'Inès car pour leur grande majorité, les hôtes sont des femmes et des hommes influents qui ont tous collaboré avec les équipes du président fraîchement déchu et qui ont copieusement bénéficié de ses largesses, tout comme sa famille à elle et celle de son mari. Depuis ce matin lorsque le peuple s'est soulevé contre Ben Ali, Inès craint le désordre et la crise sociale. Elle pense que le Tunisien n'est pas mûr pour la démocratie et qu'il devrait se satisfaire de la bonne santé économique du pays, malgré la dictature. Elle avait d'ailleurs approuvé les mots de Jacques Chirac en visite en Tunisie en 2004, lorsqu'il avait déclaré que le premier des droits de l'homme c'est manger, être soigné, recevoir une éducation et avoir un habitat. Inès n'est pas politisée, elle est factuelle. Elle laisse l'utopie aux naïfs. Ce soir, exalté par la révolution en cours au pays, Samy a invité tous ses amis tunisiens de Genève à boire un verre. Comme à son habitude, il est très à l'aise dans le rôle du maître de cérémonie. Il est rentré du travail plus tôt et a troqué son costume cravate pour un

polo à manches longues et un jean. Puis, avant que les hôtes n'arrivent, il a allumé la cheminée au design scandinave, choisie lors d'un de leur récent voyage à Oslo. Le couple aime beaucoup le style très épuré que l'on trouve dans le nord de l'Europe.

Parmi les présents, il y a également des intellectuels exilés, opposés au président Ben Ali. Ceux qui ont pu quitter le pays, grâce à des interventions de réseaux libéraux occidentaux puissants auprès desquels ils ont su se faire connaître. Inès les voit aussi comme des privilégiés et se lasse assez vite de leur rhétorique prétendument progressiste et révolutionnaire qu'ils ronronnent dans les soirées mondaines alors que d'autres opposants moins connus et plus virulents sont torturés dans les prisons de Ben Ali.

Tout ce beau monde peut étrangement coexister : de la gauche artistico-intellectuelle aux plus grands patrons. Ils parviennent, dans certaines circonstances à gommer leurs différends idéologiques. L'exil, sans doute. En réalité Inès trouve les Tunisiens hypocrites, faux jetons et roublards, qualificatifs qui les unissent où qu'ils soient. Sans compter leur manque d'élégance et de savoir-vivre. D'ailleurs ils prennent leurs aises à tel point qu'elle se sent étrangère dans son propre appartement. Les invités se servent dans sa cuisine avec un sans-gêne déconcertant. Visiblement les petits fours et les zakouski qu'elle s'est précipitée d'aller acheter à la Coop n'ont pas suffi. Voilà maintenant qu'après avoir vidé toutes les bouteilles de champagne, ils s'attaquent au bar sans demander d'autorisation. Inès regrette de n'avoir pas retenu Sofia. L'employée de maison colombienne, aurait

assuré le service et improvisé un plat rapide comme elle sait si bien le faire.

Inès, erre, de groupe en groupe, étourdie par le bruit de ruche qui règne dans le salon. Les uns sont accrochés au téléphone et discutent avec leur famille en Tunisie – pourquoi se croit-on toujours obligé de hurler au téléphone ?–, d'autres extrapolent sur la suite des événements. On s'embrasse, on débat, on s'acharne sur la télécommande pour trouver le canal de CNN afin d'avoir bien confirmation que le monde entier parle de l'exploit national : la révolution du jasmin. Les heures passent et personne ne veut s'en aller. Elle se met à tripoter frénétiquement son annulaire gauche avec le pouce, replaçant l'anneau de son alliance qui chevauche celui de sa bague de fiançailles et inversement. Lorsqu'elle est irritée, elle a ce tic parfois jusqu'à en avoir mal. Elle se dirige alors vers l'immense baie vitrée. Dans la nuit sombre, le scintillement des lumières des villes du littoral nappe le lac de Genève de milliers d'étoiles et sur les branches des arbres s'entremêlent les reliquats des décorations de Noël. Inès, son smartphone toujours à la main, se connecte à Facebook, seule source d'information immédiate sur la Tunisie. Elle y découvre une vidéo très partagée : celle d'un homme, seul dans la nuit noire de Tunis, son visage est faiblement éclairé par des lampadaires et il avance, chancelant, ivre de liberté, le regard hagard. Il marche sur l'artère principale de la capitale, l'avenue Habib Bourguiba qui a connu les manifestations gigantesques de la journée. L'homme a bravé le couvre-feu, et il hurle : Les gens, les gens, Ben Ali est parti réveillez-vous, il est parti ! Il tourne sur lui-même, incrédule, gesticule,

comme s'il avait perdu la tête. À ce moment, son frère, Zied, lui écrit : Sœurette, regarde ce que les Tunisiens ont pu réaliser. Inès, immobile, le nez collé à la baie vitrée de son salon voit son reflet : taille moyenne, maigre, elle ne peut pas cacher qu'elle fait bien plus de trente ans ! Cheveux raides noirs, tailleur de travail et autour, des mondains clinquants et qui empestent le mensonge. Elle se sent alors traversée par un léger frisson devant l'authenticité de cet inconnu qui se défait de ses chaînes face au monde entier. Nous sommes le 14 janvier 2011. Le dictateur Zine El Abidine Ben Ali dit ZABA vient d'être chassé par le peuple tunisien.

Chapitre II

You say you want a revolution²

En Tunisie, les mouvements sociaux décisifs ont débuté en décembre 2008 dans le bassin minier de la ville de Gafsa, située au sud-ouest de la Tunisie. Samy n'a jamais cru que le pouvoir céderait. Il s'inquiétait davantage de la santé des entreprises dans lesquelles il possédait des parts. Le reste lui importait peu. Pourtant, les Tunisiens ont déjoué tous ses pronostics, ce jour du 14 janvier 2011 où le pays a basculé. Des centaines de manifestants ont péri ou ont été blessés. Après avoir pleuré leurs morts, les Tunisiens persistent à appliquer leur esprit consensuel légendaire afin de parvenir quoi qu'il en soit à la paix. Une fois le dictateur parti, un calme relatif est donc revenu et les négociations ont débuté. Depuis la révolution, Samy, banquier chez UBS à Genève, réputé pour son expertise en finances et grâce à l'entregent de son père diplomate, se trouve sollicité aussi bien par les entreprises privées que par le gouvernement transitoire en place. C'est ainsi qu'il passe beaucoup de temps à Tunis. Et lorsqu'il retourne à Genève, il

² The Beatles

farcit la tête de sa femme de comptes rendus critiques sur des réunions tenues, à son sens, avec des incompetents notoires dans les bureaux ministériels de la Kasbah dont Inès ignore même l'emplacement. Samy propose souvent à sa femme de l'accompagner à Tunis, mais elle n'en a pas envie. Son frère, Zied et sa belle-sœur, Selma à qui elle parle souvent par Skype insistent pour qu'elle leur rende visite et rencontre la nouvelle Tunisie. Mais il n'y a rien à faire, elle ne se sent pas du tout concernée. De plus, une immense masse de travail en cours l'empêche de partir. Elle attendra l'été si une guerre civile n'éclate pas d'ici là. Lorsque l'on sait que la Libye frontalière est en grande ébullition et que ce qui se passe en Égypte n'est guère rassurant, on est en droit d'être perplexe quant à la suite. Au vu des conditions sanitaires et sociales de ces pays, Inès n'envisage rien de bon dans ces mouvements et elle n'y prévoit que des risques de dégradation et des possibilités de conflit armé. En réalité elle voudrait plus que tout qu'ils aillent tous les deux chercher le soleil à l'île Maurice, comme chaque année, en février. Pourtant, aujourd'hui, entre deux avions, Samy lui annonce qu'il a absolument besoin de sa signature pour corriger une transaction désormais juridiquement attaquable, au sujet d'un bien qu'il avait acheté au nom d'Inès. Elle propose sa signature électronique. Il lui répond que ces imbéciles de bureaucrates tunisiens refusent encore le numérique et exigent les signatures certifiées conformes à la mairie. Fâchée contre les nombreuses combines financières de son mari, elle accepte le voyage, pour sauver sa famille en ces temps de chasse aux sorcières en Tunisie.

Une fois sa signature certifiée à la mairie Inès retourne chez ses beaux-parents. Elle pose son ordinateur face à la fenêtre du salon qui donne sur la mer, elle se sert un café pour se secouer et commence à éprouver ses mails. Son smartphone vibre, c'est Jeddi (« grand-père » en arabe).

— Bonjour ma petite fille, je suis heureux d'entendre ta voix, comment vas-tu, comment vont les enfants, Adam et Ulysse ? Et Samy ?

— Très bien Jeddi et toi, comment te portes-tu ?

— Ton père a dû te dire que j'ai eu une fracture du col du fémur. On m'a immobilisé quelque temps, je vais mieux maintenant, Hamdoullah, mais je ne peux pas me déplacer. J'aurais aimé venir te voir, ma petite fille. Alors, Inès, dis-moi : Es-tu fière de ton pays, de ton peuple ?

— Oui, Jeddi, je suis très fière et d'ailleurs, Samy est souvent ici, il travaille avec le gouvernement transitoire. On parle de la Tunisie dans le monde entier.

— J'aurais tellement apprécié de discuter avec vous de ce qui nous arrive, mais c'est difficile de mobiliser le chauffeur en ce moment. Comme tout le monde, il est occupé par la politique, il travaille pour les élections et je le soutiens.

— J'essaierai de venir avant de repartir, Jeddi. Seulement je ne suis pas allée à Béja depuis longtemps. Je ne conduis jamais en Tunisie depuis de nombreuses années. Je ne te promets rien, je te tiendrai au courant. Sinon, ce sera pour les prochaines vacances Inchallah. Combien de fois lui a-t-elle fait cette promesse sans jamais faire l'effort de la concrétiser ?

— Ne change surtout pas ton planning pour moi ma chérie, je sais que tu es très occupée. Porte-toi bien et embrasse les enfants pour moi.

Après avoir raccroché, Inès, reste troublée par la tonalité de la voix de son grand-père. Elle y a perçu plus de vieillesse et de la faiblesse alors qu'il a toujours été une véritable force de la nature. À 78 ans, c'est encore lui qui dirige les semences et les moissons pour tous ses champs. Même s'il ne s'est jamais totalement remis de la mort de sa femme, il parvient à trouver des ressources dans son entourage très présent et bienveillant. Cet échange la préoccupe et perturbe sa journée. Elle prend soudain conscience du temps qui passe et qui altère un grand-père qu'elle ne voulait voir qu'éternellement jeune et vaillant. Tout bien réfléchi, elle irait bien lui rendre visite.

Ce matin, elle se lève très tôt pour prendre la petite BMW blanche de sa mère stationnée dans le garage de ses parents, dans une autre banlieue de la capitale. Elle enfle un simple jean Armani, une chemise, des baskets blanches, une veste légère et emporte des lunettes de soleil Ray Ban.

La voilà qui s'engouffre dans les embouteillages de la sortie de Tunis pour atteindre l'autoroute menant vers le nord-ouest du pays. Sans les indications de son smartphone, elle n'y serait jamais parvenue tant Tunis a changé. La ville s'est étendue, le trafic a augmenté, les travaux sont nombreux et tout est encore plus sale que dans son souvenir. Les immeubles sont vert-jaune passé, tout décrépés, ou alors blancs devenus gris de crasse. Certains sont vétustes et croulants, mais semblent encore habités. De nombreux bâtiments en briques ne sont pas achevés. Le

sud, cette région où l'on ne finit jamais les constructions, pense Inès. Elle est sur les nerfs, les automobilistes la klaxonnent au démarrage, à l'arrêt et en la doublant, ils lui font des signes d'impatience parce qu'elle est indécise dans sa conduite. Elle est crispée sur son volant, son cou tendu sur la droite, puis sur la gauche, c'est évident qu'ils l'agressent surtout parce qu'elle conduit une BMW. Elle aurait dû prendre la Citroën mais les sièges en cuir de la BMW sont plus confortables pour un long trajet et il y en a bien pour deux heures de route avant d'arriver à la ferme de Béja.

Avant de parvenir à l'entrée de l'autoroute, elle traverse des chantiers d'échangeurs, impressionnants de modernité dans des banlieues populaires autrefois très excentrées. Elle lit, inscrits sur les panneaux, les noms de quartiers dont elle entendait parler, plus jeune, comme de lieux infréquentables, des coupe-gorge, lui disaient ses parents. Inès n'a jamais connu de tels embouteillages en Tunisie. Les voitures se dépassent à droite, à gauche, les gens courent, pressés d'attraper le bus et traversent la voie rapide sans respecter les feux. Elle craint d'écraser un piéton, son pied ne quitte pas la pédale du frein un seul instant, c'est un véritable cauchemar. En réalité, si les gens marchent sur la route, c'est qu'il n'y a pratiquement pas de trottoirs ou parce que les bouts qui en restent sont inondés par les dernières pluies ou jonchés d'immondices. Les canalisations rompues dégagent une odeur pestilentielle qui parvient à traverser la vitre de la voiture. L'anarchie, c'est-à-dire tout ce qui l'exaspère, se trouve là, concentrée dans cette brette qui mène sur l'autoroute pour le nord-ouest.

Elle n'imaginait pas l'exercice aussi difficile et elle est extrêmement contrariée de ne pas pouvoir y parvenir aisément avec le GPS. L'envie lui vient même de revenir en arrière, mais ce serait pire. Enfin, elle voit l'issue de son calvaire lorsqu'apparaît, au milieu de ce chaos, une plaque bleue d'autoroute sur laquelle est écrit Béja avec de grosses lettres blanches, à la fois en arabe et en français. Inès se sent soulagée, elle se cale bien dans son siège confortable, tend la main droite pour fouiller dans la boîte à gants et y prendre quelques CD. Elle choisit de s'apaiser en écoutant Bach et se dit qu'elle a vraiment bien fait de quitter ce pays. Elle n'aurait jamais supporté de vivre tous les jours ce qu'elle vient d'endurer, ça l'aurait rendue folle.

Elle s'engage sur l'artère en direction de l'Atlas, qui étale ses bras usés de part et d'autre de la route. La vieille dorsale d'Afrique du Nord s'achève en Tunisie par des ondulations douces et voluptueuses qui tranchent avec les immenses montagnes accidentées de la Suisse. La lumière du soleil n'a pas encore totalement déchiré la brume matinale et les montagnes vers lesquelles elle roule sont encore prises dans un halo bleu gris, elles s'entremêlent sans que l'on puisse vraiment les distinguer. Au fur et à mesure de son avancée sur la route de Béja, elle s'est perdue dans ses pensées. bercée par l'*Adagio en ré mineur* de Bach, elle reconnaît les champs de blé verts sans fin, les tournesols, les bouquets de coquelicots en bord de route qui surplombent les petites pâquerettes. En avançant vers l'Atlas, le bleu du ciel devient profond, proche d'un bleu Klein. Pour arriver à la ferme, elle doit bifurquer et rejoindre la route nationale, ancien

trajet avant la construction de l'autoroute. À l'approche des lacs collinaires creusés dans la verdure et la symphonie de fleurs multicolores, quelque chose se passe en elle et elle ralentit. Pendant des dizaines de kilomètres, elle a conduit avec plaisir sur cette autoroute dont la bonne qualité l'étonne pour un pays comme la Tunisie, pense-t-elle avec une suffisance inconsciente. Maintenant qu'elle est bien loin de l'autoroute et du bruit des gros camions, Inès baisse la vitre et reçoit une bouffée d'odeur de thym, de romarin, de verveine, de basilic, de menthe et de cette terre fertile qui l'enivre. Elle qui n'a jamais cru à toutes ces fadaïses de mémoire olfactive doit bien s'avouer que ces senteurs la saisissent au corps et la ramènent plus de vingt ans en arrière. Voilà qu'elle s'approche maintenant du village. Inès ne reconnaît plus rien tant il y a eu de constructions. Les habitants qui voient la BMW, la saluent, ils pensent que ce sont ses parents qui viennent rendre leur visite habituelle au patriarche. Quand ils se baissent pour leur parler, elle devine à leur expression qu'ils s'étonnent de voir une figure étrangère dans une voiture qui leur est familière. Le menuet en sol majeur se mélange à la musique populaire entonnée par les multiples haut-parleurs posés à l'entrée des boutiques. Inès remonte la vitre pour s'épargner cette cacophonie atroce. Les étals de fruits et légumes, posés sur des trottoirs boueux, sont multicolores et reluisants. Les passants portent de grosses doudounes, ou des burnous couverts de poussière. Leurs visages sont tannés par le soleil. Le regard d'Inès se fixe sur leurs mains. Toutes lui paraissent géantes, comme si ces mains portaient les corps. Elle les connaît, ces im-

menses paluches abîmées par le labeur, creusées par les plis du temps qui passe et par les entailles comblées d'une terre qu'elles travaillent tous les jours. Et puis il y a les ongles noirs, ces gens sont nés avec et mourront avec.

Inès fixe son regard sur ses mains blanches délicatement posées sur le volant de la BMW. Ses ongles viennent juste d'être faits par l'esthéticienne et le ton *nude* du vernis va bien avec l'alliance et la bague de fiançailles de grands joailliers mais qu'elle a voulues discrètes. Elles se chevauchent à son annulaire, alors, elle les remet en place avec le pouce. Maintenant, elle ralentit et roule au pas, car il est l'heure de sortie des écoles. Elle laisse passer les groupes d'écoliers. Ils portent tous sur le dos des cartables bariolés avec des personnages de dessins animés. Ils se déplacent en grappes qui s'entrecroisent, se font et se défont. Une sortie d'école de cette région en Tunisie, équivaut à un défilé de deux villages ruraux en Suisse, sourit-elle. Les enfants rient, crient, courent, zigzaguent entre le bord de la route et les champs de blé vert intense. Une petite fille en tablier rose, sac *Hello Kitty* sur le dos, coiffée de deux couettes aux cheveux bouclés s'approche de la voiture et fait un grand sourire à Inès en la fixant directement et intensément. Inès est fascinée par les yeux des petits Tunisiens : grands, bien dessinés par de longs cils, leur couleur est le plus souvent foncée. Leur regard est à la fois tendre, espiègle, profond, d'une vivacité qu'elle n'a jamais vue ailleurs. Elle rend son sourire à la petite fille, et au même moment, un léger tressaillement la parcourt ; sûrement, un petit courant d'air frais rentré dans le véhicule par la vitre baissée.

— C'est toi, c'est Inès ?

Elle sursaute à l'écoute de cette voix gutturale, vibrante et chaude. Un homme brun et sec, de taille moyenne, cheveux noirs coupés très court, de grands yeux sombres entourés de longs cils serrés à la racine qui donnent l'impression qu'il est maquillé de khôl, pommettes saillantes et joues creuses, se tient debout devant sa portière. Il la dévisage d'un regard brillant, pénétrant et hypnotisant. L'homme dégage un parfum subtil, un mélange de senteurs de plantes, d'agrumes et de résine végétale légèrement fruitée. La familiarité de cette odeur la trouble. Elle est soudain traversée de haut en bas par une sensation inédite, une brûlure interne. Il est d'une beauté et d'un charisme vertigineux. C'est bien elle, Inès, mais lui, qui est-il ? Son interlocuteur imprévu est accompagné d'une très jolie jeune femme, aussi brune que lui, vêtue d'un jean, d'une chemise et d'un blouson en cuir noir élimé, ses cheveux courts lui donnent un air juvénile et très dynamique.

— Oui, c'est moi, répond-elle hésitante.

— Alors tu m'as donc vraiment et complètement oublié ! affirme-t-il, mordant. Inès remarque quelques taches jaunes sur ses dents.

— Je suis Youssef, dit-il avec une pointe de mépris. Ce n'est pas la peine de rester plantée là, même après autant d'années d'absence, tu peux toujours rentrer chez toi, personne ne te fera de mal. Et puis les révolutionnaires tunisiens ne coupent pas la tête des patrons !

Il donne sur la portière, une brève tape qui sonne la fin des échanges. Puis il se détourne d'elle, rejoint la jeune femme et se dirige vers la ferme. Inès est à

la fois atteinte par l'agressivité de Youssef mais surtout troublée par son odeur. Il parle un français parfait, mais il roule les r dans un accent tunisien très prononcé. Inès n'a jamais supporté l'accent arabe lorsqu'on parle français. D'ailleurs pourquoi Youssef lui parle-t-il en français et pas en arabe ? Si elle n'a pas pu reconnaître aussi rapidement son meilleur ami d'enfance c'est bien parce qu'elle ne l'a plus revu depuis très longtemps, comment peut-il donc s'en étonner ? Après cet échange brusque, son cœur bat la chamade et elle en sent les pulsations jusque dans sa tête. Quelle inélégance de l'avoir laissée plantée comme ça, seule et confuse ! Elle regrette d'être venue à Béja. Mais maintenant qu'elle a été démasquée, elle n'a plus le choix. Il lui faut redémarrer le moteur et affronter son passé. Avant d'y parvenir, Inès a besoin de reprendre son souffle. Là, elle aperçoit la maison de son enfance suspendue sur la colline. Il s'agit d'une ancienne ferme coloniale aux tuiles rouges et aux murs peints à la chaux blanche. Elle surplombe une plaine où paissent langoureusement des chèvres et des moutons. Les nids des cigognes n'ont pas bougé depuis son enfance. Le chêne qui ombrageait un coin de la terrasse s'est étoffé et maintenant, il en couvre plus de la moitié. Le vent agite les feuilles argentées des oliviers massifs de l'entrée, elles brillent comme des guirlandes. Inès penche la tête hors de la vitre et aspire un grand bol d'air, puis sort une main pour palper la poussière qu'elle frotte avec ses doigts. Elle est captivée par ce panorama dominé par l'Atlas au fond, les champs de blé à perte de vue et les lacs qui miroitent au milieu d'une verdure parsemée de taches de rouge et de jaune vifs. Ici, tout

est intense, les couleurs sont si prononcées qu'elles paraissent fluorescentes. Le soleil est au zénith dans le ciel bleu vif et éblouissant de l'hiver méditerranéen. Elle est surprise que ce lieu l'atteigne dans sa chair et que la rencontre avec Youssef l'émeuve et la fragilise à ce point. En à peine quelques minutes, elle se sent régesser et rajeunir de 25 ans. Inès avance alors vers la ferme et lorsqu'elle franchit la grande grille toujours ouverte en journée, elle est accueillie en grande pompe. Youssef a dû prévenir toutes les personnes qui accourent vers elle. Une femme, la petite cinquantaine, fait de grands gestes, puis pose ses mains sur sa poitrine qu'elle serre, elle a l'air très émue. Inès reconnaît Zeyneb. Elle n'a pas changé à l'exception de quelques cheveux argentés clairsemés qui accentuent son élégance naturelle. Elle est aussi belle que dans son souvenir. Zeyneb la serre si fort dans ses bras, qu'Inès en étouffe. On ne l'avait pas embrassée comme ça depuis des lustres, une rafale de bises d'un côté et une rafale de l'autre. En vérité, aucune des deux personnes ne sait jamais quand il faut tourner la joue pour la deuxième salve, ce qui fait que les bouches s'effleurent souvent. Inès, depuis son plus jeune âge, a toujours été dégoûtée par ces bises insistantes et baveuses des grands-mères ou des gens de la campagne, elles lui donnaient l'impression d'être prise en otage sous une avalanche de bouches. D'ailleurs, immédiatement après, elle courait se laver les joues et les lèvres au savon. Mais là, elle devra attendre. Même si Inès reconnaît chez Zeyneb une pointe du parfum senti sur Youssef tout à l'heure, elle dégage plus nettement un mélange d'odeurs de campagne, de feu de bois et de cuisine.

Ces exhalaisons écoœuraient l'adolescente qu'elle était car elle les associait à la pauvreté, à la vétusté et à l'archaïsme. Béchir, le mari de Zeyneb, est égal à lui-même, peu expressif. Il est de petite taille et mince, lunettes cerclées. Il l'embrasse machinalement, tandis que Zeyneb continue de la palper comme pour vérifier si elle est vraie et entière. Elle scrute toutes les parcelles du corps de la jeune femme avec des yeux doux et souriants, touche sa chemise et frotte son visage contre son épaule.

— Que tu es belle, mon Inès, je suis fière de toi et de ta réussite, tu sais, tu es un peu ma fille ! Tu nous as terriblement manqué. Ton frère Zied vient parfois avec ses enfants, c'est toujours un bonheur de les voir. Comment vont les tiens, ton mari ? Pourquoi ne sont-ils pas avec toi ?

— Mon mari travaille et les enfants sont à l'école, en Suisse, ce sera pour une prochaine fois, répond Inès. Elles savent toutes les deux que ce sont des paroles en l'air.

Maintenant, ils se dirigent tous vers le bâtiment principal. Jeddi est dans le salon devant la télévision, un journal à la main. La table est mise, il doit attendre qu'on serve son déjeuner. Le remue-ménage à l'entrée de la maison a attiré son attention, et à peine a-t-il aperçu sa petite fille qu'il la gratifie d'un immense sourire de bonheur. Il se lève comme si un ressort l'éjectait de son fauteuil, mais tout de suite après une petite grimace de douleur déforme son visage, il se tient alors la hanche. Finalement il parvient à se tenir droit et vient serrer très fort sa petite fille dans ses bras.

— Assieds-toi, lui ordonne-t-il, tu aurais dû me prévenir, comme je te l'ai dit au téléphone, Zeyneb t'aurait préparé un bon couscous. Laisse-moi te regarder, tu es magnifique.

— Merci Jeddi, toi aussi tu es beau.

— Il est en pleine forme, que Dieu le protège, son opération s'est bien déroulée et nous veillons sur lui, dit Zeyneb en rajoutant un couvert sur la table.

— Regarde Inès, les chaînes tunisiennes diffusent maintenant des débats politiques toute la journée. Les choses ont changé, tu sais ma petite fille, nous sommes une démocratie, désormais, comme la Suisse ! Allez, viens, il est l'heure de déjeuner. Heureusement que tu es venue sinon Zeyneb m'aurait oublié et laissé mourir de faim.

Au préalable, Inès, se précipite vers la salle de bains pour se nettoyer les mains, les joues et se frotter la bouche. Elle n'avait rien prévu de tout cela en mettant sa crème protectrice qui va certainement se dissoudre dans le savon. De retour vers la salle à manger, lui revient en mémoire ce moment quotidien où, plus jeune, Zeyneb servait ses grands-parents et repartait dans sa maison pour s'occuper de sa mère, malade qu'on appelait l'Azouza (« la vieille » en arabe). Depuis que sa grand-mère, Hanina (« tendre » en arabe) est morte d'un cancer du sein, Zeyneb n'a jamais laissé Jeddi seul pendant les moments importants d'une journée : lever, repas, coucher. Elle l'accompagne à table, sans jamais manger avec lui, car ils ne sont pas du même rang. Alors, elle coud ou brode à ses côtés et ils échangent quelques mots le temps que Jeddi termine. Zeyneb débarrasse alors la table et rentre chez elle. Jeddi lit jusqu'à s'en-

dormir sur le canapé du salon. Personne n'a jamais su quand il se couche dans son lit, mais c'est bien de sa chambre à coucher qu'il sort tous les matins. Il dit que depuis que Hanina est partie, qu'elle n'est plus là pour le bercer, lui, l'insomniaque notoire a du mal à dormir dans un lit froid. Au cours du repas, Inès écoute son grand-père volubile. Il raconte la révolution tunisienne avec une immense fierté. Elle est épatée par son érudition, lorsqu'il évoque Voltaire, Rousseau, Diderot, la Commune et le temps qu'a pris la Révolution française pour aboutir à une démocratie stable. Il mentionne la révolution américaine, et cite Tocqueville. À force d'assister aux discussions entre Jeddi et ses amis dans cet immense salon tapissé de livres, Zeyneb pourrait anticiper les phrases qu'il va prononcer. Elle est allée à l'école, bien qu'issue d'un milieu très pauvre, il lui arrive même de lire, surtout les magazines, mais elle aime la nature plus que tout. Depuis sa plus tendre enfance, elle partait avec sa mère, et d'autres femmes dans la montagne, tôt le matin, puis elles en revenaient quelques heures plus tard, les paniers chargés de plantes. Sa mère et ses amies connaissaient les noms de toutes les plantes et l'endroit où elles poussent au centimètre près. L'Azouza fabriquait des huiles essentielles avec certains végétaux et des décoctions avec d'autres. Les plantes comme le thym, le romarin, la sauge, le basilic et la menthe servaient aussi dans la cuisine. Aujourd'hui, Zeyneb a pris le relais de sa mère, ainsi les herbes et les fleurs occupent l'essentiel de ses pensées. Alors elle écoute d'une oreille en général très discrète les discussions que Jeddi entretient le plus souvent avec Youssef. Il arrive qu'elle soit obligée

d'intervenir quand le ton devient houleux entre les deux hommes. Si Jeddi aime le débat d'idées, il préfère surtout et toujours avoir le dernier mot.

Après le café, Jeddi propose à Inès de faire le tour du propriétaire, il s'agira de sa première balade depuis l'opération du col du fémur. Zeyneb craint qu'il se fatigue, elle essaie de l'en dissuader, mais il se sent en sécurité avec Inès. Il met son béret, s'appuie sur sa canne et prend la main de sa petite fille pour emprunter les sentiers qui longent les champs de blé. Elle lui raconte ses enfants, son travail dans le département d'études qu'elle dirige à l'OMS, ses différentes missions, la santé dans le monde. Elle partage aussi avec lui la façon dont elle a vécu la révolution tunisienne à partir de Genève. Elle l'informe des dossiers sur lesquels Samy travaille actuellement avec les institutions et les entreprises tunisiennes. Ils palabrent lorsqu'elle aperçoit, sur le chemin, une installation qui attire son attention. Il s'agit de gros cubes de pierre peints en ocre, implantés en hémicycle autour d'un espace qui ressemble à une scène. Inès s'arrête, intriguée et interroge son grand-père.

Youssef et sa femme, Meriem, ont construit ce théâtre et initient les enfants à jouer aux rôles appris ou à l'improvisation. Les jeunes y donnent aussi des représentations fort intéressantes. Ils sont tous les deux très impliqués dans les activités culturelles destinées à la jeunesse depuis maintenant deux ans. Ils ont aussi aménagé un four pour fabriquer des briques à l'ancienne, par souci de perpétuer les savoir-faire ancestraux. Avec leurs amis, Youssef et Meriem organisent aussi des excursions vers Dougga, Bulla Regia et tous les sites archéologiques de la région. En ce

qui me concerne, je les encourage fortement, je les ai même aidés à mettre en place une petite bibliothèque en leur prêtant mes vieux livres de poche. Je suis content d'encourager les jeunes à lire et à sortir des cybercafés où ils s'entassent pour jouer à des jeux idiots. Au fait, Adam et Ulysse jouent-ils beaucoup à l'ordinateur ?

— La jeune fille au pair les surveille afin qu'ils ne soient pas sur les écrans plus d'une demi-heure par jour. Et puis, ils suivent des cours de musique et de sport. Samy et moi avons trouvé toutes ces parades contre l'abêtissement par Internet, j'espère que nous saurons résister.

— C'est bien, ils seront musiciens comme ta mère et toi, ma petite Inès. La culture est essentielle. Tu sais, les leçons de théâtre, ici, ont énormément de succès avec les petits. Et d'ailleurs, je suis ravi lorsque la ferme grouille d'enfants ces jours-là.

À vrai dire, Inès, qui a gardé le souvenir d'une région inerte où rien ne se passe, est très agréablement surprise par les initiatives du jeune couple. Le soleil déploie ses derniers rayons pâles d'hiver sur les plaines de blé vert, au même moment, un petit vent vif se réveille et rappelle à Inès qu'à la fin du mois de février, les journées sont encore courtes et fraîches et qu'il est l'heure de rebrousser chemin, car elle doit retourner à Tunis avant la tombée de la nuit. Jeddi lui propose de dormir à la ferme. Elle aurait bien aimé mais elle n'a pas ses affaires, ses crèmes de nuit, ni ses dessous de rechange. Avant de partir, elle fait un détour par chez Zeyneb et Béchir. Zeyneb se précipite vers la porte et l'invite à prendre un thé, un café, ce qu'elle veut... Inès l'écoute à peine car l'odeur qui

la trouble depuis sa rencontre avec Youssef émane de là et l'attire vers l'intérieur de la petite dépendance qui n'a pas changé. C'est bien l'empreinte de cette maison que Youssef transporte avec lui, mélangée à d'autres senteurs. Par rapport à jadis, Inès constate certes plus d'outils informatiques sur les tables du salon, mais elle reconnaît les moindres bibelots, les couvertures en crochet et la pendule. Inès aperçoit sur les étagères de nombreuses photos du mariage de Youssef et de la jeune femme qui l'accompagnait, tous deux en tenue traditionnelle de la région. On ne reconnaît pas la mariée, défigurée tant elle est farcée, c'est la coutume ici, alors qu'elle et Samy se sont mariés dans la plus grande simplicité et sans mascarade de ce type. La mère d'Inès qui a fui la campagne n'aurait jamais accepté que sa fille, fiancée à un fils de diplomate originaire de Tunis, se plie aux traditions que Jeddi et Hanina appelaient de leurs vœux. Ils auraient invité tout le village et les grands de la région qui auraient montré leur manque de savoir vivre, leurs manières de paysans. Rien que d'y repenser, Inès en a mal à la tête. Elle regarde à nouveau la photo de la mariée dans son déguisement ridicule et remercie Dieu d'avoir échappé à cette mise en scène. Une fois toutes les photos passées à la loupe, Inès tourne la tête vers le couloir au fond duquel se trouve la chambre de l'Azouza.

— Comment va ta mère, Zeyneb ? demande Inès.

Elle n'a pas changé, ma chérie. Elle ne parle toujours pas et sort très peu de sa chambre. Seul Youssef arrive à lui faire faire un peu de marche dans la ferme. Elle passe tout son temps devant la télévision et Youssef lui achète régulièrement des CD des

grands films en arabe, il s'occupe très bien d'elle. Elle ne reprend vie que lorsqu'elle est devant son alambic, entourée des cueillettes, c'est probablement pour elle une façon de retrouver mon père, que Dieu protège son âme, elle ne le soignait que par les plantes. Tu peux aller la voir si tu veux.

Inès se dirige vers la chambre. Enfant, cette porte symbolisait la peur mais aussi la liberté car la vieille femme était bizarre, pourtant elle laissait les enfants jouer à leur guise auprès d'elle. Il fallait donc à Inès surmonter le premier sentiment à la vue du visage figé de l'Azouza, puis elle s'asseyait sur le tapis à côté de son frère et de Youssef. Aujourd'hui, elle ne ressent pas cette hésitation, frappe et ouvre doucement la porte. Le parfum si particulier y est encore plus puissant. L'Azouza est assise sur son lit, adossée sur un tas d'oreillers, elle regarde la télévision. On dirait qu'elle est restée dans cette position sans bouger depuis qu'Inès a quitté la ferme. Physiquement elle est toujours la même, la folie doit protéger de la vieillesse. L'Azouza reconnaît Inès, elle esquisse un sourire et lui tend la main sans bouger. Inès l'embrasse et lui demande des nouvelles de sa santé. La vieille dame ne répond pas, se détourne d'elle et retourne à sa télé. Inès, n'attend pas vraiment de réponse et, comme elle le faisait lorsqu'elle était enfant, elle s'assoit à côté d'elle sur le lit. L'Azouza lui prend la main. Inès reconnaît un film de Youssef Chahine, elle ne sait plus lequel. Elles fixent toutes les deux le même écran, mais elles y voient certainement des images différentes. Les yeux d'Inès se remplissent de larmes. L'Azouza, le sent et lui serre la main plus fort. Inès est perturbée, elle ne comprend pas ce qui lui

arrive, depuis qu'elle est ici. Elle avale sa salive, embrasse l'Azouza qui exhale cette fragrance singulière et retourne vers le salon.

— Alors, comment l'as-tu trouvée ? demande Zeyneb.

— Elle est la même, elle m'a tout de suite reconnue.

— Comment pourrait-on t'oublier, Inès ! Tiens, tu ne connais pas la femme de Youssef, je te présente Meriem. La jeune femme est assise sur le fauteuil, recroquevillée sur un smartphone. Meriem, visiblement très absorbée, lève furtivement la tête, lui sourit et recommence à tapoter sur l'écran. Youssef n'est pas dans le salon. Sa mère l'appelle, il répond de loin :

— À bientôt Inès, maintenant que tu as retrouvé la route... sa phrase reste en suspens. Inès est piquée au vif. Zeyneb s'excuse pour lui.

— Il ne faut pas lui en vouloir, il est très occupé par son travail et la campagne électorale. Il se présente aux législatives ici. Tu sais que Youssef est avocat, dit Zeyneb avec fierté, et Meriem est ingénieure. Puis elle chuchote en la poussant vers la sortie : j'espère être bientôt grand-mère, ça fait deux ans que j'attends !

Elles se saluent des mêmes salves de bisex qu'à son arrivée. Tandis que Zeyneb reste à la porte, Inès s'avance vers la voiture, puis elle marque une pause et retourne en arrière.

— Zeyneb, quelle est cette odeur que j'ai toujours sentie dans ta maison ?

— Oh ma chérie, il y a tellement de plantes dans cette maison ! Peut-être l'eucalyptus ? La sauge ? Le myrte...

— Fais-moi sentir le myrte s'il te plaît.

— Oui, bien sûr, c'est ce qu'on boit tous en hiver pour soigner la toux, tu dois t'en souvenir. Attends, je t'en apporte.

Inès inhale une puissante bouffée du bouquet subtile et rare qui l'a suivie toute son enfance.

Sur l'autoroute, Inès sent sa mémoire en ébullition, elle est submergée par des émotions nouvelles et de très vieux souvenirs qui s'entrechoquent. Elle est aussi profondément blessée par l'arrogance et l'indifférence qu'a manifestée Youssef à son encounter. Elle est bousculée dans ses préjugés. Elle repense à son arrivée à l'aéroport de Tunis Carthage. L'ambiance a complètement changé et l'après révolution a un goût bien particulier. Même les agents en poste à la frontière sont souriants. Depuis la voiture du beau-père venu les accueillir, elle a aperçu des passants détendus. Les murs et les piliers sont tagués à la gloire de la révolution : Travail, Dignité, Liberté. Un tel spectacle aurait été inimaginable il y a à peine deux mois. Sur la route, le père de Samy les a informés qu'il avait fait intervenir un ami pour accélérer les procédures du dossier qui les amène.

— Révolution ou non, ce sont les mêmes qui sont aux manettes. Les benalistes sont tous devenus révolutionnaires et rendent les mêmes services aux mêmes personnes, a-t-il commenté avec l'orgueil de ceux qui sont certains de toujours pouvoir tout obtenir. Inès a été soulagée de ne pas avoir à traîner dans des bureaux sordides et y attendre des heures à observer des fonctionnaires se tourner les pouces pendant que les citoyens manifestent bruyamment leur incivilité.

Mais à sa grande surprise, à la mairie de Sidi Bou Saïd, elle a vu les personnes faire la queue respectueusement et les démarches se sont réglées en quelques minutes. Cet événement lui impose de revoir son logiciel.

Le trajet du retour est bien trop court et ne lui a n'a pas laissé assez de temps pour revivre sa journée. Voilà qu'elle arrive déjà à Sidi Bou Saïd, dans la luxueuse résidence de son beau-père maintenant retraité. Il s'agit d'une banlieue très préservée, située près de Tunis, sur la côte nord et c'est là que descend Samy lorsqu'il vient en coup de vent à Tunis pour ses affaires. Il est l'enfant unique de son père, diplomate, et de sa mère, littéraire, et il n'a jamais vécu en Tunisie. Sa famille a résidé dans de très nombreux pays par le fait du travail du père. Samy parle plusieurs langues, mais pas l'arabe. À peine, comprend-il le dialecte tunisien. Sa peau est claire, il est grand et, au goût d'Inès, un poil trop enrobé depuis qu'il est devenu papa. D'ailleurs elle le tance régulièrement et le pousse à pratiquer du sport pour réduire sa brioche. Il commence à perdre ses cheveux au niveau des tempes, mais, malgré ses imperfections, Inès le trouve très élégant. Samy a le sens des affaires, alors qu'il a plutôt évolué dans une famille d'intellectuels idéalistes, qui lui ont transmis l'intérêt pour les choses de ce monde, le goût pour l'art et la culture. Les repères littéraires et artistiques de ses parents sont essentiellement les classiques tandis que lui a très vite préféré les contemporains. Son flair l'a incité à investir assez tôt dans de jeunes artistes internationaux dont les œuvres avec le temps ont pris beaucoup de valeur. Ce même flair l'a pous-

sé aussi à acheter des parts dans des multinationales installées en Tunisie. Oh, il pourrait se passer de cet argent, compte tenu de ses revenus suisses. Seulement, son implication dans les conseils d'administration de ces entreprises est une bulle d'oxygène qu'il apprécie. Les exercices l'amuse, et mon Dieu, s'ils lui permettent d'accroître son capital, pourquoi s'en priver ?

Dans le grand salon dont la baie vitrée donne sur la mer, Samy prend l'apéritif avec des amis. Ils parlent politique assis autour d'une table basse.

— Ah voilà la béjaoise ! Alors, comment ta journée s'est-elle passée et comment va Jeddi ? demande Samy en lui posant un baiser sur le front.

— Très bien, en pleine forme. Bonjour dit-elle en embrassant les personnes présentes et qu'elle ne connaît pas.

— Assieds-toi et prends un verre avec nous.

La discussion s'anime autour des programmes politiques des différents partis en lice pour les élections. Certains se disent centristes, d'autres de gauche. Samy, lui, sans dire où il se situe, raconte ses déboires au cours des réunions ministérielles auxquelles il participe. Encore, pense Inès, blasée.

— Écoutez, je suis convaincu que nous n'étions pas prêts pour la démocratie. Réaliser que la révolution a été déclenchée par un misérable marchand de légumes giflé par une policière parce qu'il lui a parlé de ses seins, franchement ça n'a aucun panache ! s'exclame un des convives.

— Je constate que tu es toujours dans le mépris du peuple alors que cet homme s'est immolé et que sa mort nous a débarrassés de Ben Ali. Sans ce martyr,

nous ne pourrions jamais avoir cette discussion, nous aurions tout de suite été dénoncés et envoyés sous les verrous, répond une jeune femme à la voix rauque d'une tabagique. Elle est brune et ses cheveux longs et très bouclés forment une énorme masse jusqu'aux épaules. Ses poignets sont chargés de vieux bracelets en argent, ses yeux sont très maquillés de khôl. Elle porte une superposition de chemises et d'écharpes aux couleurs vives et chatoyantes. Toute sa tenue semble issue d'un artisanat tunisien certainement très recherché, mais ce look de bobo tunisien n'est pas franchement du goût d'Inès. Elle ne s'habille qu'en tailleurs foncés et chaussures plates. Mais elle choisit de grandes marques, car c'est pour elle une garantie de qualité et de durabilité. Elle se maquille très peu, et les rares bijoux qu'elle porte sont de belles pièces de style moderne et épuré.

— Tu me fais rire chaque fois que tu parles du peuple alors que tu n'as jamais quitté la banlieue nord de Tunis, que tes enfants étudient à l'école française, et que tu n'avais pas tant besoin que ça de liberté d'expression si je me souviens bien ! réagit le premier.

— Tu devrais changer de disque, lui répond la femme. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas pauvre qu'on ne pense pas à un projet politique basé sur une justice sociale. Tu es d'un niveau, mon pauvre ami, je sais maintenant pourquoi je ne voterai pas pour ton parti !

— Les amis, nous n'allons pas commencer la campagne électorale maintenant. Précision : moi, je ne méprise pas le peuple, mais il faut reconnaître que la révolution nous a mis dans un sacré bazar. Demande

à Samy comment les Tunisiens travaillent et réfléchissent, les Tunisiens de base, je veux dire. Penses-tu vraiment qu'un jour, ce peuple puisse être capable de débattre sans se mettre sur la gueule alors que le pays est apparu si divisé depuis le 14 janvier ? réagit un autre.

— Je pense que les comportements vont doucement se modifier, dit Samy. En vérité, je m'inquiète plus de la crise économique importante qui s'installe. Le pays pourrait ne pas s'en relever, malgré les efforts d'un État encore bien présent. En revanche, je vois déjà des signaux positifs en termes d'acquis démocratiques et en particulier pour ce qui est de la liberté d'expression.

— Oui, effectivement, même les barbus parlent aujourd'hui, un peu trop à mon goût d'ailleurs. On ne les a pas vus dans les manifestations et voilà que maintenant, ils occupent tous les plateaux de télévision. Comme si c'était eux qui avaient fait tomber Zine El Abidine Ben Ali !

— Il est normal qu'ils se montrent maintenant. Avant, ils n'avaient pas le droit de bouger ou alors ils étaient emprisonnés et torturés. Tu ne peux pas réclamer la liberté d'expression à géométrie variable !

— Qu'ils aient la parole ne me pose aucun problème, c'est qu'ils récupèrent la révolution du peuple qui me semble inacceptable, rétorque un des invités.

— La gauche aussi a été persécutée et cela depuis Bourguiba. Pourtant aujourd'hui, les camarades ne la ramènent pas comme les islamistes. Ils travaillent à un projet de société moderne, eux. Ils ont la peau dure et ne pleurnichent pas pour accéder au pouvoir,

mais ils travaillent à convaincre, dit la femme aux bracelets.

— Est-ce que tu réalises que tu qualifies des individus torturés de pleurnicheurs ? Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd, et ça se dit de gauche !

Inès écoute, attentivement. Elle n'a pas d'avis, elle est si loin de ces sujets. Puis le débat se complique pour elle, qui ne suit pas chacune des étapes de la post-révolution. L'actualité porte sur un regroupement de jeunes, devant le premier ministre, depuis plus d'une semaine. Le mouvement est nommé Kasbah 2. Les manifestants attendent une confirmation des changements attendus après la révolution de la dignité. La plupart des amis de Samy sont pour l'arrêt de cette mobilisation qu'ils considèrent comme une perte de temps économique et sociale pour le pays. Le débat s'enflamme sur une liste de noms et d'acronymes qu'Inès ne connaît pas.

La femme aux bracelets, elle, défend ce mouvement qu'elle compare à *Occupy Wall Street* et aux Indignés en Europe. Inès attrape les informations au vol sans véritablement saisir la teneur des enjeux. Elle se remémore les paroles de son grand-père et sa fierté d'être tunisien, car elle est frappée par l'attitude des amis de Samy ce soir. Ils arborent une réelle confiance qu'elle n'a jamais perçue auparavant chez des Tunisiens. Elle tente de se concentrer sur les échanges mais en réalité, elle ne se défait pas du visage de Youssef et sa voix vibre encore dans ses oreilles. Mais elle ressent un profond sentiment d'offense, de chagrin également, en repensant à son attitude agressive. C'est comme s'il l'avait punie d'avoir oublié, comme s'il avait fait remonter à la surface de

la mémoire d'Inès une eau sale. Oui, elle reconnaît que ces reproches sont en partie justifiés car elle a réellement rompu avec son enfance et tout son passé, mais elle n'en mérite pas autant.

— Allo, Inès, es-tu avec nous, ma chérie ? La route a-t-elle été si fatigante pour nous priver de ta jolie voix ?

— Non, pas du tout, disons que la sortie de Tunis a été... elle fait tourner les bagues de son annulaire avec frénésie.

— Ah c'est l'horreur cette route, l'interrompt l'un des hôtes, ils ont ouvert des chantiers partout dans la ville et ils mettent des années à les construire. Aucune planification, aucune organisation. À la tunisienne, quoi !

— J'ai retrouvé les paysages de mon enfance, la route est très belle et de bonne qualité, j'avais vraiment l'impression de rouler sur un tapis.

— C'est vrai qu'avec la nouvelle autoroute le trajet est bien plus court pour arriver à Béja à partir de Tunis. Mais franchement, je ne vois pas ce qu'il y a à faire de ce côté du pays, ils sont d'un sous-développement ! dit l'un d'eux. Qu'est-ce qu'il est limité, se dit Inès, que fait-il ici avec Samy ?

— Ce n'est pas leur faute mais peut-être celle de l'État qui a toujours privilégié les zones côtières à celles de l'intérieur du pays, répond Samy. Moi, je pense qu'il y a de sacrées affaires à monter dans ce coin-là.

— Comment oses-tu dire qu'il n'y a rien à faire, tu me désespéreras toujours ! Si toi, tu ne t'intéresses pas à l'histoire, ne prive pas tes enfants et les autres de la connaissance de leur culture. Il y a, dans cette

région sous-développée comme tu dis, des vestiges merveilleux, d'immenses civilisations, qui valent bien plus que certains sites archéologiques grecs ou romains d'Europe. Mais il est vrai que lorsque tu pars à Rome, tu passes plus de temps à t'acheter des fringues, et je suis prête à parier que tu n'as jamais mis les pieds dans le Colisée, s'insurge la femme aux bracelets.

— Oh mais il est vrai que toi, lorsque tu pars à Paris, tu passes ton temps dans les musées. Voilà, mes amis, c'est ça la gauche caviar, ça donne des leçons et ça ne l'applique pas à soi.

— Qu'est-ce que tu sais de ce que je fais quand je vais à Paris. Oui, bien sûr que je vais voir des expos, d'ailleurs je ne peux pas m'en passer.

Là, son interlocuteur de centre droit éclate d'un rire retentissant et moqueur qui jette un froid.

— Sais-tu seulement que certains ne savent même pas ce qu'est de voyager ? Il imite son interlocutrice : Je ne peux pas me passer d'expos à Paris. Ah la gauche ! dit-il avec cynisme, en entamant son troisième verre de whisky.

— Bien, je vous laisse, je suis un peu fatiguée, dit Inès rompant la gêne générale.

— Nous allons partir, de toute manière, c'est l'heure, disent les autres.

Samy les raccompagne. Inès est distraite, elle se dirige vers la salle de bains comme un robot. Elle n'a qu'une idée en tête, retourner demain à Béja. Elle est bousculée par cette sensation mystérieuse vécue là-bas et qu'elle a besoin d'élucider. Et puis elle sent encore ce parfum sur elle qui la trouble. Elle appréhende cependant un moment de gravité qu'elle pour-

rait ne pas supporter seule, là-bas, c'est pourquoi elle aimerait que Samy l'accompagne. Ce dernier s'étonne de ce que sa femme veuille retourner dans un endroit qu'elle a si longtemps fui. Mais il accepte car ce sera pour lui aussi l'occasion de prospecter les lieux en vue d'éventuelles opportunités, avant de retourner à Genève. Inès se précipite alors sur son téléphone portable pour prévenir Zeyneb et Jeddi de leur visite. Ils sont évidemment ravis de la nouvelle et ils leur promettent un bon couscous à l'agneau fait par Zeyneb, accompagné de l'ben (lait ribot).